

Fragments d'une éloge de la mortalité
Andreas Laudert

« *Google contre la mort* » titrait le *Time-Magazine* de la Saint Michel. Le consortium juvénile, avec un budget supérieur à maints États, un consortium avec une densité d'intelligence qui fait de l'ombre aux universités, a décidé d'investir dans l'immortalité, en médecine et technique pour ce « rêve-là de l'humanité ». Aussi bien l'optimisation du corps, que la recherche de corporéité alternative sont au programme. Il serait naïf de partir du fait que l'investissement de *Google* ne mènera à rien. La tâche nous reste à penser, à fonder et à louer l'essence de la mort. » *Filipp Tok*

L'explication la plus fréquente pour le désir d'être éternel, c'est la peur devant la mort, l'amour de nous-mêmes. Cela nous rend mécontents et saintement-courroucés, parce que nous pensons que nous aurions nonobstant un droit à durer. Mais des modèles psychologiques dérobent à la vue le fait que lors d'un désir d'immortalité, il s'agit possiblement d'une angoisse devant la vie. Car la vie signifie changement de sphères et de phases, de printemps à l'été, de l'automne à l'hiver, se sont des transitions entre condensation et dissolution, inspiration et expiration, connaissance et oubli. Une chance que nous soyons mortels, que nous puissions prendre le deuil, que nous puissions avoir la nostalgie de situations, qui doivent être restaurées et qu'il en existent aussi d'autres pour lesquelles nous puissions en avoir assez. Lorsqu'on nous dérobe cette tension, nous perdons des espaces de transformation — et peut-être qu'il ne se fourre là-dérrière rien d'autre que ce que veulent les prophètes du laboratoire, exactement ceci : du contrôle, en méconnaissant à l'occasion le sérieux de la Création. — Il peut sembler facile à concevoir de critiquer la mort. De fait, pourtant — sous l'éclairage de la distinction d'Heinrich Boll — elle est ainsi *dénoncée* ainsi que la vie en elle. Les deux s'appartiennent mutuellement et sont fidèles l'une à l'autre, presque voudrait-on dire : toute une vie durant.

Dieu est discret. Celui qui veut tout programmer et perfectionner, se rend plus mortel, qu'il n'avait jamais été, et plus superflu, qu'il n'eût jamais pensé l'être. Il ne comprend pas ce mystère que s'il existe une naissance, nous restons à naître, et que nous devrions mourir, s'il n'y avait pas de mort. Il existe des esprits qui se détournent, lorsque l'ultrason les importune prématurément et explore la sacristie maternelle, pour tout savoir, tout expérimenter. — Toute éloge de la mortalité est vénération devant un seuil dans le penser, devant l'impuissance. — Si nous ne nous en allons pas, nous ne pouvons pas revenir. Si nous ne succombons pas à la matière, nous ne pouvons pas la vaincre. Nous devons être privés pour saisir. À vivre encore une fois sur le même rail, quand bien même inaccessible et éloignée, nous n'approcherions jamais la vie, nous n'en découvrons jamais la trace, parce qu'elle n'en laisserait aucune. Chez le sujet immortel, l'intérêt cesserait d'exister pour l'angle de vue étranger, pour la perspective du prochain. L'immortalité nous rend imprécis, parce qu'elle est précise. Dans le regard panoramique luxurieux sur l'espèce personnelle cesse le respect devant les existences des espèces, et ne serait-ce que la petite filaire. — Existe-t-il aussi des expériences proches de la vie ? Souvent nous nous ressentons comme des morts vivants, au milieu de l'existence, nous n'allons pas plus loin, restons empêtrés, nous nous retirons de nouveau : sans transition. Comme celui-là qui avait été le plus souvent malheureux dans sa biographie, puis tandis qu'il s'approchait de la mort et qu'on eût voulu être d'avis qu'avec un rien, il fit plus que sa paix, si en définitive il dût s'en libérer. Mais alors, tout à coup, voilà qu'un désir de vie irrépressible s'éveille en lui. Il désespère car il veut si volontiers vivre à présent, mais se réjouit de toute chose, de toute fleur, de tout espoir. Trop tard. Et nonobstant, ce n'est pas trop tard ! Car seulement au milieu du passage ; et précisément sur la base de cette détresse vécue, il put alors progresser à lui-même. Il avait eu besoin de la contradiction sublime, de la tension paradoxale. Voilà une expérience proche de la vie.

L'immortalité est un vote de défiance, elle est en vérité un plaidoyer contre l'amour, car celui-ci est une réaction, une résolution — pour sûr : aussi un cadeau et un sentiment involontaire. Pourtant que tout reste comme c'était, l'amour ne le souhaite que lorsqu'il est encore enfant. L'amour qui a grandi dit oui à sa fin. C'est en cela que repose sa dignité : qu'il accompagne et protège le chemin de ceux qui s'aiment, et même s'ils s'éloignent de lui en chemin. L'amour dit oui à ses mises en danger. — Lorsque sommes touchés en notre essence par quelque chose, *par* un être, soudain et momentanément et nonobstant depuis toujours et pour toujours, nous nous sentons si vivants d'un coup, si totalement — ensuite la descente guette déjà plus abruptement l'élévation étourdissante. Car l'être a besoin de fondement, pour apparaître, il a besoin de s'enfoncer. Comme la Terre a besoin du Soleil, pour pouvoir se relier à lui. Ils ont besoin l'un de l'autre, en tant que témoins — car ce qui n'est pas quotidien ne peut survenir que dans le quotidien. — L'immortalité n'a besoin d'aucuns témoins. Tout est constamment devant les yeux, on en devient aveugle. C'est seulement le fait que nous disparaissions qui amène l'un vers l'autre. Être mortels nous aide à instaurer des relations. Seulement la mort nous contraint à cela — bienveillante comme elle est (puisqu'elle aussi n'appartient-elle pas au Christ ?) — à nous rencontrer l'un l'autre. Ce qui de nous reste dans l'au-delà, ce sont les rapports, dans lesquels nous sommes entrés : avec des compagnons qui témoignent que nous étions possibles, même si nous nous sommes rendus impossibles. Si nous étions toujours présents, nous n'aurions plus besoin de nous entretenir les uns avec les autres. Nous prendrions connaissance seulement, sans devoir apprendre de nouveau à se connaître. Si nous étions inébranlablement éveillés, nous ne rêverions pas les uns des autres.

Et ainsi je fais l'éloge du vieillissement du corps, et aussi le vieillissement des idées. Je loue le cheveu qui devient lumière, l'os qui se fatigue, la peau qui se ride partout comme des mains se joignent pour la prière. Je loue le pas qui s'accorde du temps, je loue la fatigue, la montée, la marche d'escalier. Il se peut que la science prenne l'escalier roulant

ou bien le grand ascenseur aux parois de verre qui va dans les nuages, cela ne l'égratigne jamais. Toute louange du déclin veut, dans tout ce qui tombe en ruine, faire cas de ce que cela fait naître tantôt. Je fais l'éloge du regard, qui est déjà comme lointain, l'œil qui est déjà instruit sur le fait que tout ce qu'il vit sur la Terre, n'était pas encore tout. Je loue les mots qui abandonnent des lèvres balbutiantes, qui nous sont sur la langue, épuisés, mais toujours aux aguets. — Même de la beauté du dos courbé, j'en fais l'éloge, l'être humain qui incline à sa fin et rit : « Ah ! Tu es là, mon amie ! — Qui prend une inclination presque vers lui-même, et est frappé d'étonnement. — Loués soient la vie qui a échoué, tout ce qui resta ajourné et laissé en blanc ou seulement en rêve. Les lignes non peintes de Rembrandt, les fugues non annotées de Bach et les vers d'Hölderlin, jamais mis en rimes. Je loue la maladie, car elle rappelle à nous. Je loue les erreurs que nous commettons : régals de la vie ! — Je loue l'être divin qui voudrait devenir mortel — pour compatir à ce que veut dire un renoncement — et être humain, et cela nous donna à comprendre : *Voyez, lorsque la vie passe, cela Vous arrive.*

Qui voudrait être un simple prolongé. À quelle profondeur doit s'enfoncer encore le calice que nous devons boire ? Le monde n'est pas une brasserie où constamment on vous en rajoute un peu jusqu'à ce que, soulés de conscience, nous passions de l'autre côté. — Même si un concert souhaite être compris à partir de son hors programme, on ne peut nonobstant commencer par celui-ci, seulement parce qu'on compte dessus. — Ni mettre le chant de la vie sur « *repeat* ». Laisser résonner son écho. Apprendre à remercier. — Sans l'histoire, il n'y aurait rien à raconter, d'aucune âme qui lutte. Aucune raison de se plaindre, aucune joie anticipée. Ne comprendre l'existence, en se fondant que sur le corps, cela veut dire ne pas apprécier celui-ci, le mépriser. Lui, par contre, il prend très au sérieux la résurrection ! Le corps l'entend bien. Une déambulation de pas sur l'eau obscure, une exhalaison dans l'air. — Pourquoi donc, pour l'amour de Dieu, être immortel ? Cela induit à pouvoir corriger tout ce qui fut tout d'un trait, rien n'a plus de conséquences, tout ne fait que s'additionner, nous devenons des séries au lieu d'être des membres, auteurs de séries, synchronisés. — Ne survit alors que ce que nous laissons être. — Ce que nous aurions pu laisser être de bien, restera — et nous améliorera plus durablement que toute optimisation. — Ceux qui aiment le savent : il sont mortellement épris l'un de l'autre. Ils adressent une prière à l'éternité : fait de nous des non venus. Ne nous reprends pas !

Pourquoi tant de gens aujourd'hui écrivent leur histoire ? Parce que nous sommes narcissiques ? Ou autrement parce que nous avons peur ? Parce que nous pressentons réellement que « tout est vain » et plus éphémère que jamais ? La machine ne nous transmettra pas, nous ne l'intéressons pas, elle n'archive que nos événements numériques. Qui atteste de notre unicité ? Qui me raconte ? Il doit bien y avoir une chronique intérieure, une autre consignation par écrit de mon « avoir-été » ! Pourquoi, pour l'amour de Dieu, vouloir être mortel ? Contre cette panique nous prenons position [*an-posten*]. Nous ne voulons pas oublier et donc nous nous remémorons avant même le temps : tandis que nous vivons encore ou bien là où nous avons seulement commencé. Nous nous remettons en mémoire, nous nous remettons chaque jour sur le courant de la mort : expériences. — Si l'on a un jour compris cette peur — elle n'apparaît alors pas ainsi, elle apparaît comme du babillage — on ressent de la compassion et l'on ne s'élève jamais au-dessus du monde dépassé. — Se mettre l'un l'autre en sécurité — en discussion. Au lieu de se laisser bercer dans la sécurité : la nacelle humanité sur son ultime course vagabonde, induite en erreur par des algorithmes.

Les fresques, romans et édifices, les sculptures et la musique : ce que nous avons créé, que tout cela soit immortel (ou bien ce qui en nous agissait) — mais pas nous-mêmes, pas notre corps. Comment pourrions-nous vouloir qu'on ne lui accorde plus le sommeil, ni la joie de l'éveil, ni l'aide du changement d'état, dont chaque enfant a besoin pour s'orienter, sur lequel de ses chemins dans la vie et aussi constamment sur ceux qui débouchent dans le prochain et le plus grand ! Sans seconde dentition, l'au-delà n'a aucun mordant. — D'une manière quelconque, l'immortalité est un ton de piaillage continu, un bruit écorchant les oreilles. Elle est aussi mortellement ennuyeuse que les mots qui, entre temps dans les trains rapides *Inter City* [ICEs] de ce monde, piaillent d'abord dans les téléphones portables : *Je suis arrivé ! Je suis ici ou là !* Ne voulions-nous pas partir ? Ou bien voulions-nous être atteignables, pour ensuite seulement encore confirmer que nous n'avions pas avancé d'un pas ? Inclinés à avoir recours aux outils, nous nous égarons dans des zones piétonnes, sans prendre garde aux obstacles sauf à la dernière minute : homme dépité. — Ainsi le battage publicitaire [*hype*, en anglais dans le texte !, *ndt*] autour de l'immortalité se décline finalement dans les catégories de la mort. Il confirme le pouvoir que celle-ci exerce sur nous. En cela la mort est essentiellement bienveillante et désarmante, seulement ses ennemis sont équipés en nombres jusqu'aux dents. Ils sont travaillés par une maladie du cœur qu'ils ne remarquent même pas. — Silence à présent. Un homme nous montre à présent un chemin — Que signifie-t-il pour nous ? Que signifie pour nous la résurrection ?

***Das Goetheanum*, n°48/2013.**

(Traduction Daniel Kmiecik)